

> Entretien avec

Michel Fabre

Professeur émérite de sciences de l'éducation,  
université de Nantes

## Actualité de John Dewey

John Dewey, pédagogue de première importance et figure intellectuelle majeure outre-Atlantique, est peu connu en France. Michel Fabre, spécialiste de son œuvre, nous introduit à ce penseur de l'expérience, de l'humanisme et du monde problématique dans lequel nous vivons.

Propos recueillis par  
Hervé Kéradec



© Bernadette Fleury

« Dewey, dès le début du xx<sup>e</sup>, s'efforce de penser la problématique du monde lorsque les repères des sociétés traditionnelles et même ceux de la modernité s'estompent. » (M. Fabre, *Éducation et Humanisme*, Vrin, 2015)

### Qui est John Dewey ?

John Dewey (1859-1952) est un philosophe américain, l'un des pères du pragmatisme\*<sup>1</sup> (avec William James et Charles Sanders Peirce). Dewey mène une carrière universitaire d'abord à l'université du Michigan (1884-1894), puis à l'université de Chicago où il dirige le département de philosophie, de psychologie et d'éducation (1894-1905) et enfin (de 1905 à sa mort) à l'université Columbia de New York, ainsi qu'au Teachers College de cette université. Dewey ne cesse d'intervenir par ses écrits et son action dans la vie intellectuelle, politique et sociale de son pays. À Chicago, il fonde l'University of Chicago Laboratory Schools où il teste ses idées pédagogiques. En 1899, il est élu président de la Société américaine de psychologie. En 1936, il préside la Commission Dewey chargée d'enquêter sur les accusations portées par Staline à l'encontre de Trotski. De 1926 à la fin de sa vie, il est président de la Progressive Education Association. Le rayonnement de sa pensée est considérable et

<sup>1</sup> > Les astérisques suivant certains termes renvoient aux concepts définis dans le glossaire proposé dans l'encadré, p. 67.

Dewey effectue des séries de conférences en Europe de l'Ouest, en Russie, au Japon et en Chine. Au début du xx<sup>e</sup> siècle, son œuvre, pourtant diffusée dans le monde entier, a cependant quelques difficultés à s'imposer en Europe et en particulier en France. Sa dimension pédagogique alimente les courants de l'École nouvelle\* et dresse contre elle les tenants de la pédagogie traditionnelle. Et sur le plan philosophique, le pragmatisme se heurte au rationalisme universitaire français\*, malgré la sympathie de philosophes comme Bergson, Boutroux, Renouvier ou Wahl. Le pragmatisme, un moment éclipsé par la philosophie analytique\*, revient en force aujourd'hui. En Amérique avec Rorty ou Cavell. Et en Allemagne, on connaît l'influence de Dewey sur Jürgen Habermas ou Axel Honneth. En France, on assiste aujourd'hui à un regain d'intérêt pour Dewey, en particulier en raison des perspectives politiques qu'il ouvre sur une démocratie participative, mais surtout parce qu'il avait bien anticipé le caractère problématique et incertain du monde qui est le nôtre aujourd'hui.

### Si l'on devait retenir trois idées forces de son œuvre, quelles seraient-elles ?

D'abord l'idée d'**expérience**, qui constitue le fil conducteur de son œuvre. C'est l'idée que ce qui est premier, ce n'est pas l'individu ou le monde, mais une relation individu/monde. Nous sommes toujours en interaction avec un milieu auquel nous essayons de nous adapter. Cette adaptation est plus ou moins réussie et souvent la continuité de notre expérience est rompue : c'est ce que nous appelons « avoir un problème ». D'où la nécessité d'un apprentissage, d'une recherche, pour nous réadapter. On voit que la notion d'expérience est liée à l'idée d'interaction et à l'idée de continuité. C'est la matrice fondamentale qui permet de comprendre que la vie est un apprentissage, une éducation continuée. Ensuite, l'idée qu'avec la modernité, nous sommes entrés dans un monde **problématique**. Ce qui signifie un monde en perpétuel changement. Un monde problématique est un monde non platonicien. Un monde platonicien (ou si l'on veut « traditionnel ») est un monde où la question « qu'est-ce que ? » a des chances d'aboutir. On peut répondre à la question de savoir ce que c'est qu'une famille, une école, ce que c'est qu'être un homme, une femme, un enfant. Aujourd'hui, il est bien difficile de répondre de manière simple à toutes ces questions. Elles sont devenues problématiques et nous ne cessons de nous interroger sur elles. Dewey pense qu'il est illusoire d'espérer le retour à un monde platonicien. Mais cela ne doit pas nous conduire au relativisme ou au scepticisme. Notre expérience historique peut être maîtrisée si nous gardons l'esprit des Lumières, c'est-à-dire la raison comme guide. Mais

depuis l'invention de la science moderne, avec Galilée, la raison n'a pas de contenu fixe, c'est plutôt un processus, un processus de problématisation. Or, problématiser n'est pas tout mettre en question en même temps, ce qui est d'ailleurs logiquement impossible. Il faut toujours s'appuyer sur quelque chose (même si cet appui n'est que provisoire) pour poser un problème, entamer une recherche. Vivre dans un monde problématique signifie que nous sommes désormais voués à une recherche continue, à une problématisation continuée. Enfin, l'idée d'**humanisme**. Elle a plusieurs composantes :

- > l'idée de sécularisation. Les religions traditionnelles sont mortes ou du moins ne structurent plus la société. C'est à l'homme de prendre son destin en main ;
- > l'idée de naturalisme. L'homme est un produit de l'évolution darwinienne. Il faut en finir avec les dualismes de l'esprit et de la matière, de l'esprit et du corps ;
- > l'idée d'une éthique qui cherche toujours la meilleure façon de sortir des dilemmes de l'action avec, comme ligne directrice, le souci de ne jamais instrumentaliser autrui ;
- > l'idée qu'il faut réaliser une véritable démocratie (représentative et participative), parce que la démocratie est la seule modalité du vivre ensemble qui permet l'ouverture, le développement et le partage de l'expérience, dans le respect d'autrui.

### À qui s'oppose-t-il à l'époque où il écrit ?

Dewey est certainement l'archétype de l'intellectuel (l'équivalent de Sartre en France). Non seulement il écrit une œuvre considérable qui englobe toutes les dimensions traditionnelles de la philosophie (ontologie, épistémologie, éthique, politique), mais il ne cesse d'intervenir dans la presse américaine en fonction des événements de cette époque troublée par les crises économiques (1929), la montée des totalitarismes, deux guerres mondiales, le maccartisme, le racisme anti-noir... Sur le plan philosophique, il s'oppose à l'empirisme, celui du cercle de Vienne\*, mais également au rationalisme classique\*, en particulier sur les questions épistémologiques : comment concevoir la recherche ? Qu'est-ce que la vérité ? Sur le plan politique, il s'oppose à la fois aux idéologies totalitaires, mais aussi aux tentations technocratiques d'une certaine élite qui pense que l'option démocratique est peu réaliste vu la complexité du monde et le peu de maturité de l'opinion américaine. D'où sa polémique avec Walter Lippmann dans *Le Public et ses problèmes*. Sur le plan éducatif, il s'oppose aux tenants de l'école traditionnelle qui méconnaît l'enfance et se trouve, selon lui, inadaptée aux exigences de la société américaine et, quelques fois aussi, à ses disciples qu'il accuse de n'avoir rien compris à sa démarche<sup>2</sup>.

2 > Voir *Expérience et Éducation* (1938).

**La place de l'expérience est centrale dans son œuvre, comment la définit-il ? Qu'est-ce que cela peut nous apporter pour mieux enseigner, en particulier l'économie et la gestion ?**

Pour Dewey, l'éducation c'est la vie même puisque vivre, c'est s'adapter, résoudre des problèmes. De sorte que pour lui, l'éducation n'a finalement pas de fin extérieure à elle-même. Une bonne éducation, c'est celle qui permet à l'expérience de continuer à se développer et à s'ouvrir, se partager. Une mauvaise éducation, c'est celle qui fige l'expérience ou qui l'isole. À l'école, le mot d'ordre est évidemment le *learning by doing*, l'idée que pour apprendre, il ne faut pas se contenter de recueillir des informations, il faut expérimenter soi-même. Mais il y a beaucoup de contresens à éviter. D'abord, il ne s'agit pas d'en rester à l'expérience première, au concret comme on dit. Il faut bien partir de l'expérience des élèves, sinon, ils ne peuvent rien apprendre. Mais il ne s'agit pas de les enfermer dans leur expérience. Il s'agit de partir des problèmes que les élèves rencontrent dans leur expérience pour construire des savoirs. On ne fait pas du jardinage pour faire du jardinage, mais parce que les problèmes que l'on va rencontrer dans cette expérience exigent un détour par la biologie pour être résolus. Il faut donc enraciner autant que possible l'apprentissage dans l'expérience première de l'élève, mais c'est bien pour dépasser cette expérience : pour faire grandir. Ensuite, Dewey ne ramène pas le savoir au savoir-faire. Il contesterait plutôt cette distinction en montrant qu'il y a de l'intelligence dans la pratique et que ce que nous appelons « théorie » renvoie en réalité à un certain nombre de pratiques intellectuelles (lire, écrire, raisonner, argumenter). Les concepts, les théories ne peuvent pas être appréhendés sans s'investir dans des opérations intellectuelles comme expliquer, illustrer, réfuter, expérimenter... C'est sans doute très difficile à admettre, parce que cela heurte notre manière de penser. L'opposition théorie/pratique structure en effet la pensée pédagogique. Mais le propre d'un grand philosophe est de nous inciter à penser autrement et à sortir des dualismes paralysants. L'essentiel dans la pédagogie de Dewey, c'est l'idée que tout savoir est relatif à des problèmes. Le savoir scolaire est souvent chosifié. C'est un savoir mort, c'est un ensemble de réponses dont on a oublié les questions. Dans l'enseignement de la gestion comme ailleurs et au-delà même des choix de méthodes pédagogiques, l'essentiel est sans doute de montrer que les concepts, les théories, les méthodes ont été construits pour répondre à des problèmes et ne sont valables que s'ils permettent à leur tour de poser, de construire et de résoudre d'autres problèmes. Dernière méprise qui tient à la pédagogie du projet préconisée par Dewey. Dewey n'a jamais dit qu'il

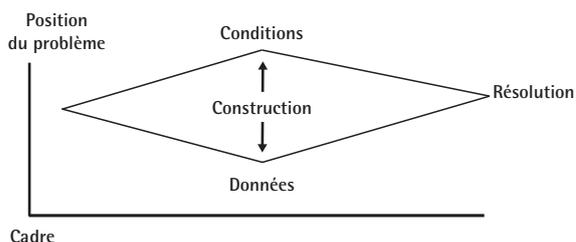
fallait suivre coûte que coûte les projets des élèves au détriment du programme. Au contraire, il a toujours affirmé que le rôle de l'enseignant était de faire le pont entre l'expérience de l'élève et les savoirs. Donc l'enseignant joue un rôle très important. Sans lui, l'expérience de l'élève ne se développerait pas. Ce que dit Dewey, c'est qu'il n'y a aucune raison d'opposer l'expérience de l'élève au programme. Ce ne sont pas des réalités hétérogènes, mais, à chaque fois, il est question d'expérience. D'un côté, on a le programme qui est la sédimentation de l'expérience de l'humanité. De l'autre côté, on a l'expérience de l'élève qu'on doit envisager non comme un état, mais comme un dynamisme. Par conséquent, le programme, s'il est bien fait, sert de repère à l'enseignant pour savoir jusqu'où il peut emmener l'expérience de l'élève. Dewey s'est beaucoup énervé contre certains de ces disciples (William. H. Kilpatrick, Caroline Pratt) qui interprétaient la pédagogie de projets dans une perspective non directive, perdant de vue le programme au prétexte de suivre les projets des élèves. Mais il reconnaît lui-même que plus on monte les degrés de la scolarité et plus il devient difficile de trouver un ancrage des savoirs dans l'expérience de l'élève. On pourrait dire que c'est en partie pour cela qu'on a inventé les didactiques contemporaines, à partir des années 1970, avec les situations-problèmes, les débats argumentés...

**Qu'est-ce que Dewey appelle l'« enquête » ? Pourriez-vous développer ce concept ?**

L'idée d'enquête est le concept central de l'épistémologie de Dewey. Historiquement, cette idée remonte à la Renaissance et à l'invention de la nouvelle science chez Galilée en particulier. On y fait l'essai d'une raison qui ne se contente plus de spéculations, mais qui vise à faire des observations et des expérimentations. Dewey rend hommage à Roger Bacon (1214-1294) – comme d'ailleurs à Francis Bacon (1561-1626) – d'avoir donné cette nouvelle orientation à la connaissance. Mais c'est le XIX<sup>e</sup> siècle qui voit se développer cette idée d'enquête, avec l'invention simultanée de la sémiologie, de la psychanalyse, de la critique d'art, de la clinique médicale, du roman policier et de la police scientifique. Toutes ces inventions ont en commun l'interprétation des signes dans le langage, la vie quotidienne ou le corps. Il y a là véritablement une convergence qui forme ce que l'historien Carlo Ginzburg appelle le « paradigme de l'indice ». La philosophie pragmatique, celle de Peirce et de Dewey, tentera d'en élaborer la théorie. Dewey le fera dans deux textes célèbres, *Comment nous pensons* (1910) et surtout *Logique : la théorie de l'enquête* (1938). Il ne s'agit rien de moins que d'élaborer une nouvelle logique, différente de celle

d'Aristote et des logiques modernes (celles de Frege, de Russel). Ces logiques ne sont pas fausses, bien entendu, mais ne conviennent pas à la recherche. Pour penser la recherche (que ce soit la recherche scientifique, le diagnostic médical, l'enquête policière), il faut repenser la logique comme l'ensemble des règles qui commandent un processus de problématisation. Quand Sherlock Holmes enquête, un problème est posé (il y a mort d'homme). Il faut construire ce problème avant d'espérer pouvoir le résoudre. Il faut certes recueillir des données : indices matériels, témoignages... Mais on comprend bien que la récolte des données s'effectue sous la direction de certains principes ou règles (les conditions du problème). Certaines de ces conditions renvoient au bon sens. Un bon suspect doit avoir un mobile et pas un alibi. Il faut que ces aveux forment une histoire cohérente et vraisemblable. D'autres renvoient aux sophistications de la police scientifique : empreintes, ADN... D'autres conditions concernent les règles de droit et les procédures que l'on doit respecter sous peine de voir l'enquête invalidée. Le processus de problématisation comporte donc deux dimensions. Une dimension horizontale, qui va du problème à la solution (position, construction du problème, hypothèses, solution), et une dimension verticale : l'articulation des données et des conditions. L'ensemble de ces opérations s'effectue toujours dans un cadre à la fois épistémologique et social qui détermine quels sont les types de questions et de réponses acceptables, ainsi que la manière de conduire la problématisation. Par exemple, les lecteurs du *Nom de la rose* d'Umberto Eco (ou les spectateurs du film de Jean-Jacques Annaud) se souviendront que les crimes de l'Abbaye donnent lieu à trois enquêtes conduites dans des cadres de problématisation tout à fait différents. L'une, celle de l'inquisition, repose uniquement sur l'aveu sous la torture. L'autre, la mystique, interprète les événements d'après l'Apocalypse. Enfin, la troisième, celle de Guillaume de Baskerville, procède selon une méthode qui est déjà celle de Sherlock Holmes (d'où le clin d'œil au *Chien de Baskerville*) : l'enquête scientifique précisément. J'ai l'habitude d'illustrer le processus de problématisation par un losange (cf. figure).

## Le processus de problématisation



Source : Michel Fabre.

Ce processus d'enquête est le fondement épistémologique des apprentissages tels que les veut Dewey, dans une pédagogie des situations-problèmes ou de projets. Apprendre, c'est faire une enquête, traiter un problème qui conduit à établir des faits, à construire (ou plutôt à reconstruire) des concepts ou des théories.

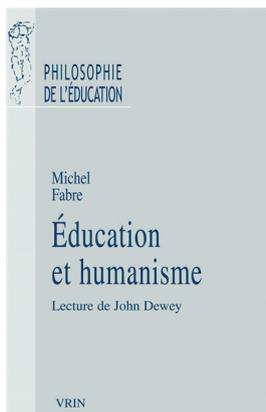
## Dewey est aussi un penseur politique, qu'est-ce que son « libéralisme radical » ?

La philosophie politique de Dewey dessine une troisième voie entre les régimes totalitaires (communistes ou fascistes) et la technocratie. Il préconise une social-démocratie non paternaliste dans laquelle les citoyens prendraient en charge leurs affaires dans une sorte de démocratie participative.

Il faut comprendre que Dewey se montre aussi sévère envers le capitalisme qu'avec le communisme. Dans le capitalisme de son temps, il voit une perversion du libéralisme originel, qui avait (chez Locke, par exemple) le sens d'une défense de la liberté politique. Ce libéralisme politique proposait un certain nombre de valeurs fondamentales telles que l'individualisme, la liberté de penser et d'agir, la tolérance, qui sont à la base de la démocratie moderne et que Dewey reprend à son compte. Mais aujourd'hui, la liberté est devenue le « laisser-faire » économique et la politique se subordonne à l'économie. On voudrait cantonner le rôle de l'État à ses fonctions régaliennes de justice et de sécurité des personnes et des biens en lui refusant toute intervention dans la sphère économique. Ce que Dewey appelle « crise du libéralisme » désigne le triomphe du « laisser-faire » et ses conséquences désastreuses sur l'économie, la politique et la culture. La Grande Dépression devait prouver que la « main invisible » était faillible. Et que penser du rôle prétendument pacificateur de l'économie de marché dans une époque qui voit se déclencher deux guerres mondiales ? Dewey entreprend une critique de l'esprit du capitalisme, qu'il place sous le slogan de « l'individu perdu ». Devant l'ampleur du désastre économique, politique et culturel, le libéralisme doit redevenir progressiste et provoquer un changement réel. À la violence révolutionnaire, il faut toutefois préférer la réforme à la fois éducative et institutionnelle, selon la méthode de l'intelligence, c'est-à-dire la discussion et la délibération. La démocratie doit devenir une vie et pas seulement une forme de gouvernement. Car, pour Dewey, la violence ramènerait inévitablement la menace totalitaire, comme on le voit aussi bien dans le communisme soviétique que dans le national-socialisme. On a souvent reproché à Dewey un optimisme excessif et même une certaine naïveté, en particulier de minimiser les conflits d'intérêts entre classes sociales.

Mais d'un autre côté, Dewey (qui avait présidé la commission de la réhabilitation de Trotski) était bien placé pour voir où menaient la dictature du prolétariat et, d'une manière générale, la violence révolutionnaire.

**Personnellement qu'est-ce qui vous attire chez ce penseur que vous avez beaucoup « fréquenté » et sur qui vous avez publié un ouvrage en 2015 ?**



Ce qui m'attire avant tout chez Dewey, c'est l'ampleur de son interrogation philosophique. Il élabore une œuvre qui est à la dimension des grandes philosophies modernes comme celles de Kant ou de Hegel, son maître. Peu de problèmes lui échappent. Et cette interrogation est radicale, c'est-à-dire

qu'elle vous oblige à remettre sur le chantier les conceptions héritées de la tradition philosophique, en ce qui concerne aussi bien la théorie de la connaissance que l'éthique ou l'ontologie. De la lecture de Dewey, on ne sort pas indemne. Enfin, ce que je trouve fascinant, c'est qu'il anticipe la structure de notre monde, que j'ai appelé dans l'un de mes ouvrages, *Éduquer pour un monde problématique : la carte et la boussole* (PUF, 2011), un monde problématique. On connaît bien les tentations que provoque l'angoisse devant le caractère problématique du monde contemporain. On se réfugie dans toutes les formes possibles d'intégrisme (politique, religieux, idéologique) pour échapper à l'inquiétude vis-à-vis du changement, où alors on se lance dans le n'importe quoi, le relativisme. Comme le montre l'actualité la plus sinistre, ces deux tentations se nourrissent l'une l'autre. Le mérite de Dewey est de nous appeler à une nouvelle forme de sagesse. Ne pas craindre le changement, mais le problématiser. Seul l'esprit d'enquête, dans les sciences sociales par exemple, peut nous aider à élaborer nos problèmes et à les résoudre au moins provisoirement. Bref, ce que nous dit Dewey, c'est qu'un monde sans absolus (philosophique, religieux, moral) est tout de même un monde habitable, pourvu que nous sachions raison garder. Pour Dewey, le fait que la modernité historique se soit pervertie dans le libéralisme économique n'implique pas que l'on doive jeter le bébé avec l'eau du bain. Par-delà toutes les philosophies déconstructrices du xx<sup>e</sup> siècle qui se réclament plus ou moins de la postmodernité, il s'agit

de renouer avec l'esprit des Lumières. Il y a chez Dewey, comme plus tard chez Habermas, l'idée d'une critique moderne de la modernité et de la postmodernité.

**Quels conseils de lecture donneriez-vous pour aborder Dewey ?**

Il y a actuellement un gros travail de traduction. Presque tous les ouvrages fondamentaux sont désormais en français.

> Pour la pédagogie : *Démocratie et éducation* suivi *D'expérience et éducation* (Armand Colin, 2011).

> Pour l'épistémologie de la problématisation, on trouvera une approche très claire dans *Comment nous pensons ?* (Les empêcheurs de penser en rond, 2004).

> Pour la politique : *Après le libéralisme ? Ses impasses, son avenir* (Climats, 2014).

> Pour la philosophie générale : *Reconstruction en philosophie* (Gallimard, 2014).

Le travail de traduction et de commentaire entrepris aujourd'hui témoigne de l'intérêt de la pensée de Dewey pour penser l'éducation et la formation. Plus largement, le pragmatisme de Dewey nous fournit une boussole et des cartes pour nous repérer dans le monde problématique qui est désormais le nôtre. ●

**Glossaire**

**Pragmatisme** : fondé par Charles Sanders Peirce, William James et John Dewey, c'est une philosophie de l'expérience et de l'enquête. Pour le pragmatisme, les idées ne sont pas des copies du réel, mais des outils pour le penser et le transformer. La vérité d'une idée se juge à ses conséquences.

**Éducation nouvelle** (Rousseau, Pestalozzi, Montessori, Freinet...) : l'apprentissage se fonde sur l'intérêt et l'activité des élèves dans des situations les plus proches possibles de la vie. C'est une éducation globale (intellectuelle, artistique, physique et sociale), dans laquelle l'élève participe à l'élaboration des règles de vie de la classe et de l'école.

**Rationalisme** : nous connaissons le réel à partir de principes a priori, c'est-à-dire ne provenant pas de l'expérience. Pour le pragmatisme au contraire, ces principes résultent de l'expérience, c'est-à-dire d'une série d'interactions du sujet avec son milieu.

**La philosophie analytique** (Frege, Russel, Wittgenstein) : fondée au début du xx<sup>e</sup> siècle, elle vise l'élucidation des problèmes philosophiques en clarifiant le langage (logique formelle ou langues naturelles) dont on se sert pour les formuler.

**Le cercle de Vienne** (1920-1930) : appelé encore « empirisme » ou « positivisme logique » (le premier Wittgenstein, Carnap), est un mouvement philosophique s'opposant à toute métaphysique et considérant que seuls les énoncés logiques ou vérifiables empiriquement sont doués de sens.

**La sémiologie ou sémiotique** : science qui analyse les pratiques socio-historiques (le mythe, la religion, la littérature, etc.) comme des systèmes de signes pour en dévoiler la syntaxe.